Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

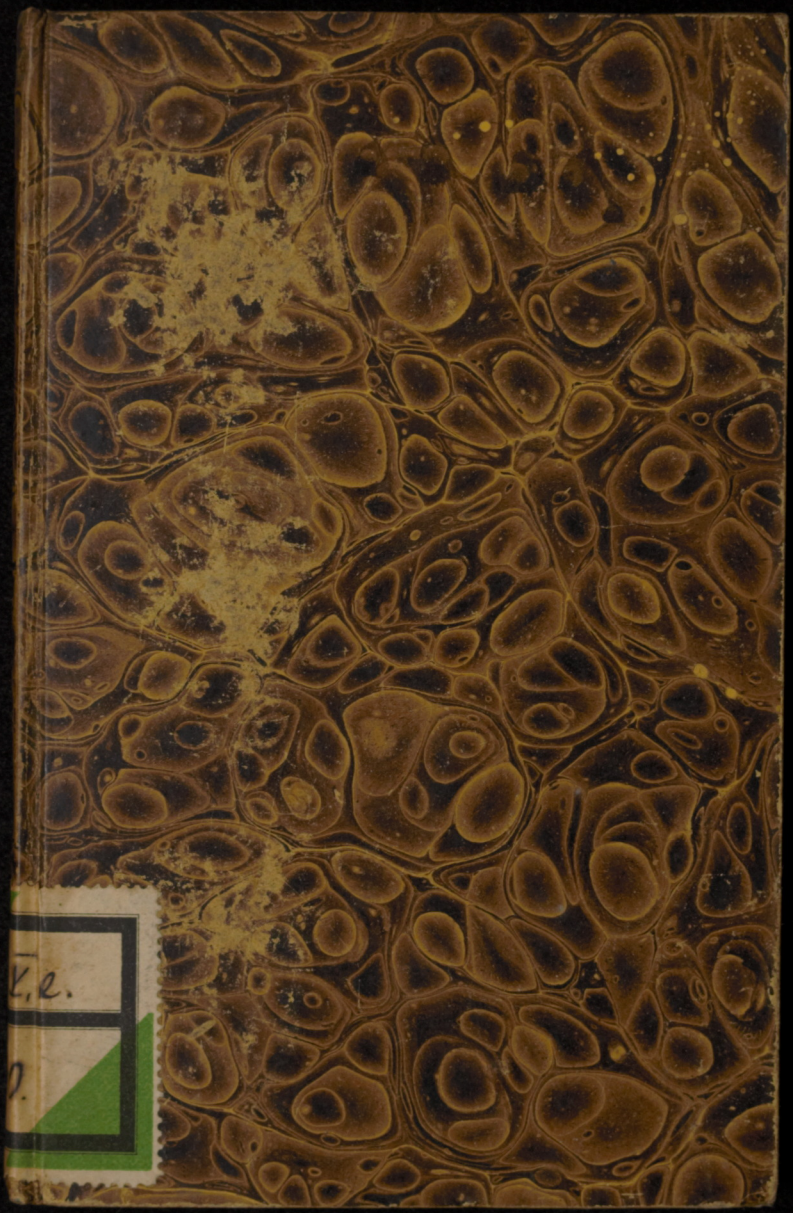
Louis Boissy de

Le Mari Garçon : Comedie De Monsieur De Boissy En Trois Actes. En Vers

Vienne En Autriche: Dans l'Imprimerie de Ghelen, 1763

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1734491868/phys_0001

DFG

C. Kürschnersche
Buch- und Musikalien-
Handlung.
Schwerin, gr. Moor No. 662.

Onve
1890

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1734491868/phys_0002
DFG

2724.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0003
DFG

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0004
DFG

LE
MARI GARÇON,
COMEDIE
DE MONSIEUR DE BOISSY
En Trois Actes,
EN VERS.

VIENNE EN AUTRICHE,
Dans l'Imprimerie de Ghelen, 1763.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0005
DFG

ACTEURS.

LA COMTESSE, crue Veuve, & Femme de Léandre.

LEANDRE, cru frere de la Comteſſe.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami le Léandre, & Amoureux de la Comteſſe.

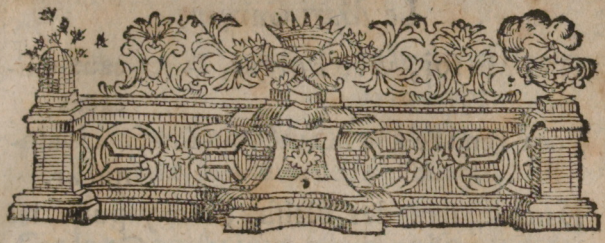
CIDALISE, fâcheuſe, attachée à la Comteſſe.

FINETTE, Suivante de la Comteſſe.

Monſieur DE LA JOYE, Médecin.

La Scène eſt à Forges, dans un Bois.

LE



LE MARI GARÇON, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LEANDRE, FINETTE.

FINETTE.

BOn Jour, Monſieur.

LEANDRE.

Bon Jour, Finette.
Dis, comment ſe porte ma ſœur?

FINETTE.

Sa ſanté, Monſieur, eſt parfaite,
Ses yeux ſont d'un brillant, ſon teint d'une fraîcheur...

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0007
DFG

Oh! Ma foi, vive Forges, & ſes eaux efficaces,
Pour rendre à la Beauté tout ſon éclat vainqueur.
Dans le ſein des Plaiſirs, on y puiſe les Graces.

LEANDRE.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces Lieux,
Ma ſœur s'eſt donc bien divertie?

FINETTE.

Oui, Monſieur, on ne peut pas mieux;
Concert, Feſtin, Bal, Comédie.

LEANDRE.

J'en ai, vraiment, l'ame ravie.
Mais le Bal nuit aux eaux ainſi que tout Feſtin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris ſur elle;
C'eſt par ordre du Médecin.
L'aimable homme! C'eſt un modele
Que devroient ſuivre ſes rivaux.
Il veut que les Buveurs reſpirent
Le plaiſir en tout tems, la Joie à tout propos.
Plus on a ſoin, dit-il, de tracaſſer ſes eaux,
Plus elles font de bien, & plus elles tranſpirent.

Com-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0008
DFG

Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit,
Il les exhorte, il leur preſcrit
De faire ſur-tout bonne chere,
Et de ne dormir que la nuit;
Car le repos du jour eſt un poiſon contraire.
Un tel régime eſt doux autant que ſalutaire.

LEANDRE.

Et la Comteſſe avec plaiſir le ſuit.

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende
Quand tout le monde ici ſe réjouit?
L'exemple eſt ſi puiſſant, & ſa cour eſt ſi grande,
Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.
Vous ſavez que Madame a le pouvoir ſecret
De fixer toujours, auprès d'elle,
La foule des honnêtes gens.
Quelque part qu'elle ſoit, ſa douceur naturelle,
Son humeur gaïe, & ſes ſoins complaiſans
Attirent, ſans coquetterie,
Les deux Sexes en même tems.

La volonté d'autrui soumet ses sentimens,
Et fait la regle de sa vie.

LEANDRE.

Son esprit trop liant la porte à recevoir
Toute sorte de Compagnie:
Elle feroit mieux de l'avoir
Moins nombreuse, mais plus choisie.

FINETTE.

Oh! le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plûtôt qu'il ennuïe.

FINETTE.

Sa variété qui me rit,
Amuse les regards & dissipe l'esprit.

LEANDRE.

Cidalise, dis-moi, n'est-elle point partie?

FINETTE.

Non; elle n'a garde, vraiment:
Elle ne quitte point Madame un seul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'est sa meilleure amie;
Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LEAN-

LEANDRE.

Qu' un même appartement ! C'eſt un attachement bien fort.

FINETTE.

Oui, chaque inſtant l'augmente.

LEANDRE.

La Comteſſe eſt trop complaiſante.

FINETTE.

Mais Cidaliſe a beaucoup d'agrément;
Elle eſt vive, ſpirituelle;
Avec des perſonnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais;
Elle a, pour en faire les frais,
Des reſſources continuelles:
C'eſt un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LEANDRE.

Moi, j'en ferois beaucoup de cas,
Sans un défaut qui dans elle me bleſſe;
On voit toujours qu'elle s'empreſſe
D'être par-tout où l'on ne la veut pas:
Sans vous connoître, elle ſe livre,
Et vient, hors de propos, toujours vous acoſter.
S'attache-t-elle à vous? Rien ne peut l'écarter;
Elle eſt la premiere à vous ſuivre,

Et la derniere à vous quitter.
Quelque ſoin que l'on prenne, & quelque part qu'on aille,
On la trouve toujours, on a beau l'éviter;
Elle eſt en même tems à Paris, à Verſaille;
Elle a le don de ſe multiplier.
Par ſon activité qui tient de la Magie,
Elle eſt de chaque fête & de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le ſoin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à ſon bonheur extrême.
Fille majeure, & ſans état certain,
Elle eſt maîtreſſe d'elle-même,
Et peut, comme elle veut, promener ſon deſtin;
Ce ſoir à Forge, à la Ville demain.
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie,
Qui ſans doute vous plaira mieux.

LEANDRE.

Qui donc?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux,
Qui, pour former ſon goût, depuis quatre ans voyage,
Et

Et qui vient, en paſſant, viſiter ce ſéjour.
Il fait grande dépenſe, & met tout en uſage
Pour amuſer Madame, & lui faire ſa cour.

LEANDRE.

Je ſuis charmé de voir, qu'en mon abſence,
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Notre Médecin qui s'avance
N'eſt pas homme à me démentir.
Demandez-lui Monſieur.

LEANDRE.

Va, je t'en crois, Finette.
Cours avertir ma ſœur, qu'en ces lieux ſans témoin,
Je veux l'entretenir d'une affaire ſecrette.

FINETTE.

Je vais, ſans différer, m'acquitter de ce ſoin.

SCENE II.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

LA fête pour le coup, Monſieur, ſera complette
Et ſoyez le bien arrivé.

Votre sœur vous attend, & l'air dont je la traitte,
Doit être par vous approuvé.
Le plaisir que j'ordonne est ma grande recette,
Et tout mon art consiste à le bien varier.
Pour prouver sa vertu parfaite,
J'en fais l'essai tout le premier.

LEANDRE.

J'approuve fort cette méthode,
Et Monsieur de la Joie y trouvé la façon
D'être un Médecin à la mode,
Et de justifier son nom.
L'usage du plaisir est bon;
Tout le monde s'en accommode.
Mais il veut être pris avec précaution.
L'excès du bien même indispose;
Et vous outrez souvent la dose.

M. DE LA JOIE.

Non, le plaisir renferme en soi tant de bonté,
Qu'on n'en sçauroit jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne se porte bien qu'à force de gayté.
Quelque loin qu'on la pousse, elle ne sçauroit nuire.
J'en

J'en connois trop la qualité,
Un excès de plaisir ne peut jamais produire,
Mettons la chose au pis, qu'un excès de santé.

LEANDRE.

Pour le coup votre esprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non point du tout, je dis la vérité.
Par goût & par état vers le plaisir j'incline.
Un Professeur en Médecine
Est un Docteur en volupté;
Et mon art, puisqu'il faut dévoiler ce mistere,
N'est que l'art d'amuser, d'égayer, & de plaire.
Nous devons mettre nos efforts,
A divertir l'esprit, pour rétablir le corps.
Un Médecin, au fonds, n'est qu'un homme agréable.
De notre sçavoir admirable,
Voilà les plus secrets ressorts,
Et l'histoire très-véritable.
Le reste n'en est que la fable.

LEANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins,
Par conséquent le plus aimable.

M.

M. DE LA JOIE.

Oh! Mon ſyſtême eſt d'autant plus louable,
Que perſonne jamais ne meurt entre mes mains.

LEANDRE.

Par quel expédient ?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.
Pour ne pas me conduire en bête,
Je ne traitte jamais que des gens en ſanté,
Qu'allarme un leger mal de tête,
Ou la moindre incommodité.
Et pour calmer leur eſprit agité,
J'ordonne repas fins, charmantes promenades,
Vin d'Auvilé ſur tout, pere de l'enjoûment.
S'il n'opere que foiblement,
L'Eſcubak ou l'Eau des Bardades
Eſt mon dernier médicament.
Tant pis pour eux ſi la fiévre les prend.
Car j'abandonne mes malades,
Dès qu'ils le ſont bien ſérieuſement;
Et je laiſſe à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LEAN-

LEANDRE.

Cette méthode eſt ſage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.
Je dois & vais la mettre au jour,
Dans une fête où la gayté préſide.
Elle ouvre ce matin par un dîner ſplendid.
Et finira ce ſoir par un ballet brillant.

LEANDRE.

Eh ! Qui donc eſt l'auteur de ce cade charmant ?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LEANDRE.

Perſonne ne vous défraie ?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur
Avec un Marquis riche, & d'agréable humeur.
Je prépare la fête, & c'eſt lui qui la paie.

LEANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme univerſel !
Vous reglez la cuiſine auſſi bien que la danſe ;
On

On n'a jamais rien vû de tel !
Cependant, Monsieur, plus j'y pense,
Moins je voudrois, tout mis dans la balance,
Choisir mon Médecin pour mon Maître d'Hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, Monsieur. Un Médecin rassemble
Toutes les qualités & tous les arts ensemble.
J'entens par arts, ceux qui par leur gayté,
Ont mérité le nom de talens agréables,
Et concourent à la santé
Comme au délassement de tous les gens aimables.
Il est tout à la fois Musicien, Gourmet,
Poëte, Cuisinier, & Maître de Ballet.
De toute façon il s'escrime.
Il change, comme il veut, de ton & de maintien.
Tantôt vif & badin, tantôt grave & sublime.
Tout digne enfant de Galien
Doit être né Comédien.

No-

Notre Profeſſion n'eſt qu'une Pantomime.
Adieu, je ſuis forcé de finir l'entretien,
Car l'heure du dîner s'approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche;
Et je ſuis ſur tout ponctuel,
Quand il faut ordonner un repas ſolemnel.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COmment vous portez-vous, mon frere?
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LEANDRE.

Perſonne ne nous voit dans ce Bois ſolitaire.
Trouvez bon que je prenne une autre qualité,
Et qu'étant votre époux, je puiſſe, en liberté,
Vous parler un moment, comme on parle à ſa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame;
Et

Et puiſqu'il faut vous l'avouer,
Je me laſſe de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage !
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Paſſer pour frere & ſœur, quand l'hymen nous engage,
Mais rien n'eſt plus divertiſſant !
Et le miſtere séduiſant
Prête à ces noms je ne ſçai quoi de tendre,
De doux enſemble, & de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter, on trouve du plaiſir,
Mais un plaiſir qu'on ne peut rendre !
Il n'eſt permis de le comprendre,
Qu'à ceux qui ſçavent le ſentir.

LEANDRE.

Je goûterois fort ce miſtere,
Si j'en tirois le fruit que j'en devrois avoir;
Et qu'étant le jour votre frere,
Je fuſſe votre époux le ſoir.
Mais c'eſt une douceur interdite à ma flâme.
Depuis ſix mois que nous ſommes unis,
J'en ſuis au point où j'en étois, Madame,

Le

Le premier jour que je vous vis ;
Et vous m'avez, ſans me permettre
De vous dire adieu ſeulement,
Fait partir pour mon Régiment,
Lorſque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt, forcé de me ſoumettre,
Je me vois dans le monde un être ſingulier ;
Je ſuis Mari garçon : mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monſieur, pour me juſtifier,
En même tems pour vous confondre,
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi,
Pour vous prouver mes feux, & raſſurer les vôtres.
Mais d'en faire un ſecret, me faiſant une loi,
Pour en mieux dérober la connoiſſance aux autres,
J'ai dû vous éloigner de moi,
Et plûtôt que ma flâme, en croire mon effroi.

LEANDRE.

Veuve, & par conſéquent de votre ſort maîtreſſe,
Falloit-il tant de crainte, & de délicateſſe ?

LA COMTESSE.

Vous ſçavez mes raiſons.

LEANDRE.

Bon, diſcours ſuperflus.
L'Amour n'en connoît point, & paſſe par deſſus.
Tant de prudence eſt importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous auriez voulu que riſquant mon ſecret,
J'expoſaſſe avec lui mon bien & ma fortune ?
Que de quelques inſtans le plaiſir indiſcret
Fût peut-être ſuivi de trente ans de regret ?
Juſques ici ma richeſſe incertaine
Eſt, vous le ſçavez bien, attachée au ſuccès
Du difficile & long procès
Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon, qui pour ſon fils, m'a demandé ma main,
Doit

Doit rapporter cette affaire importante
Qui tient mon état incertain,
Et j'attens tout de sa faveur puissante.
J'ai par cette raison dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud, jusques à la journée
Qui doit, par un Arrêt, fixer ma destinée.
Songez que s'il venoit à sçavoir par malheur
Le secret de notre himenée,
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur,
Et qu'infalliblement je serois ruinée.
Ai-je tort ?

LEANDRE.

Oui, Madame, & non.
A Rennes vous aviez raison ;
Car vous & moi nous étions sous sa vûë.
Aussi pour ôter tout soupçon,
J'ai vêcu dans ma garnison,
Et ma tendresse vous a cruë.
Mais à Forges, Madame, où vous êtes venuë,
Vous avez tort & très-grand tort.

LA COMTESSE.

En quoi, Monsieur ? Vous me surprenez fort.

Je vous ai rappellé.

LEANDRE.

Pour augmenter ma peine.
Dans ces lieux éloignés, où l'on vit librement,
J'arrive, plein de l'eſpérance vaine
Que je vais être heureux, du moins ſecrettement.
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte,
D'un nouveau joug m'impoſe la contrainte.
Ma femme, malgré moi, qui veut être ma ſœur,
A tenir mes feux en ſouffrance,
Goûte une maligne douceur,
Leur refuſe l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale, au ſein de l'abondance,
J'expire de famine, & vois fuir mon bonheur.
Jamais tourment! ... Vous en riez, cruelle?

LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle.

Mais

Mais comptez vous pour rien d'être avec moi, Monsieur ?
De me voir à toute heure, & de me voir fidelle ?

LEANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle,
Ajoûte à mon supplice, & devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve !
Ma situation est vraiment toute neuve.
J'eusse attendu moins de rigueur,
Et plus de pitié d'une Veuve.

LA COMTESSE.

Mon frere, en vérité, vous me touchez beaucoup.

LEANDRE.

Oh ! Mon frere ! Ce nom m'outrage pour le coup.
Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimassiez autant que je le fais,
Vous changeriez de façons désormais,
Et vous finiriez ma disgrace.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit, le peut moins que jamais.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc qui vous embarraſſe ?
Il n'eſt point de Cléon à craindre dans ces lieux ;
Et vous pouvez, loin de ſa réſidence,
Avoir pour moi, ſans riſque, un peu de complaiſance.

LA COMTESSE.

Non, de plus d'un Argus je dois craindre les yeux ;
Je dois redouter la préſence
De Cidaliſe attachée à mes pas.
Comme il n'eſt point de Villes ni d'Etats
Où cette fille n'ait quelque correſpondance,
Si notre mariage à Forges tranſpiroit,
Sur le champ ſa main indiſcrette,
Dans ma province l'écriroit ;
Et j'aimerois autant qu'il fût dans la Gazette.

LEANDRE.

L'inſupportable fille, & que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Un

Un nouvel incident a traversé nos vœux;
Et nous prescrit, mon cher Léandre,
Le devoir d' être encor plus circonspects tous deux.
Ce sont nos communs avantages.

LEANDRE.

Mais deux époux, quoiqu' on exige d'eux,
Ne peuvent pas être plus sages.
Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos?

LA COMTESSE.

Le fils de Cléon est aux Eaux.

LEANDRE.

Quoi! Le fils de Cléon, le Marquis de Florange
Est à Forge?

LA COMTESSE.

Oui.

LEANDRE.

L'avanture est étrange!
C'est ce jeune homme aimable, & des plus opulens,
Dont m'a parlé votre Hipocrate,
Et qui donne pour vous des cadeaux si galans?

LA COMTESSE.

C'eſt contre mon aveu que ſa dépenſe éclate.

LEANDRE.

Plus que je ne voulois, ce diſcours m'éclaircit;
Et du ſort qui ſe divertit,
Ce ſont là les cruels caprices.
Ce fatal & jeune Marquis,
Je l'ai vû beaucoup à Paris.
Avec lui, qui plus eſt, j'ai fait mes exercices,
Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.

Pour moi, de l'avoir vû, je me ſouviens à peine.
Dès l'âge de dix ans il eſt ſorti de Renne
Sans qu'il y ſoit rentré depuis.
Il ne me connoît point, & ne ſçait qui je ſuis.

LEANDRE.

Mais votre nom a dû l'inſtruire
Que vous êtes préciſément
Le parti que pour lui ſon pere veut élire.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, il ſçait ſimplement
Qu'on le doit marier d'abord en arrivant;

Il n'eſt point informé du nom de la perſonne.
Après l'avis que je vous donne,
Jugez combien il nous eſt important
De mettre, à nous cacher, tout notre ſoin prudent.

LEANDRE.

Allons, puiſqu'il le faut, je veux bien m'y ſoumettre.
Mais pour me conſoler, daignez donc me promettre
De m'accorder, de tems en tems,
Madame, le plaiſir que j'ai dans ces inſtans
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'eſt trop riſquer, nous ſerions vûs.

LEANDRE.

Mais pour n'être point aperçus,
Si vous voulez, nous choiſirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le ſerein. Adieu, ſeparons-nous,
Quelqu'un pourroit venir & nous ſurprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bien-tôt ſeul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous . . . .

LEANDRE.

Tantôt? Ce ſoir? Dites, ma chere.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le ſort de mon procès,
Juſqu'à ce jour que je crois près,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere
Et qu'en préſence de témoin.

LEANDRE.

Ah, ce jour eſt encore loin!
Tant de rigueur me déſeſpere.
Vous me traitiez moins durement,
Quand je n'étois que votre Amant.
Souvent, pour adoucir la rigueur de ma chaîne,
Je pouvois en ſecret vous dire au moins ma peine:
Que le mari ſoit ſur le même pié:
Songez qu'au fond la faveur n'eſt pas grande.

Ma

Ma tendre, ma douce moitié,
De votre époux ayez pitié;
A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

Dans une promenade où l'on eſt vû de tous?
Levez-vous au plûtôt: ce trait eſt des plus foux,
Vous méritez que je vous gronde.
Si vous étiez ſurpris, mon frere, à mes genoux,
Juſte Ciel! que diroit le monde?
Partez, ou vous allez exciter mon courroux.

LEANDRE.

Je ne demande plus qu'une grace légere:
Que je baiſe la main d'une ſœur auſſi chere;
C'eſt peu pour un Amant, & rien pour un Epoux.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'eſt trop pour un frere.

LEANDRE.

Je l'obtiendrai, malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez; voilà Cidaliſe.
Songez que je ſuis votre ſœur,
Aucune liberté ne vous eſt plus permiſe.

LEAN-

LEANDRE, *avec dépit.*

Son importunité m'eſt contraire en tout tems!

LA COMTESSE.

Non, elle vous favoriſe,
Puiſqu'elle ſert de frein à vos feux imprudens.

SCENE IV.

LEANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE *à la Comteſſe.*

JE croyois vous avoir perduë.
Je vous cherche de toutes parts;
Et, tout à coup, à mes regards
Votre perſonne eſt diſparuë
Sans que je m'en ſois apperçuë.
Dans les lieux où vous n'êtes point,
On n'y tient pas, belle Comteſſe,
Et l'ennui vient ſaiſir au point
Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de triſteſſe.

LEAN-

LEANDRE *à la Comteſſe.*

Mais Madame a pour vous une belle tendreſſe.

CIDALISE.

Ah! vous voilà, Monſieur, de retour. Depuis quand?

LEANDRE.

J'arrive dans le même inſtant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites nous des nouvelles;
C'eſt la ſource en tout tems des grandes & des belles.

LEANDRE.

Point du tout; c'eſt l'endroit où l'on en dit le moins.

CIDALISE.

Vous avez dû, Monſieur, en apprendre à la Ville;
En nouveautés elle eſt toujours fertile.

LEANDRE.

C'eſt, à vous dire vrai, le moindre de mes ſoins.
Qui, mieux que vous, peut avoir connoiſſance
Des nouvelles du jour, & même du matin?
Vous

Vous devez les avoir de la première main ;
Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il est très-vrai, qu'à tout Paris,
Trois fois par jour exactement j'écris :
Mais il a tant de non chalance,
Qu'il ne répond que tard à ses amis.
Sans l'attachement qui me lie
A la Comtesse votre sœur,
Oh, je serois déja partie
Pour lui reprocher sa froideur.

LEANDRE.

Partez, Mademoiselle, en toute diligence.
Je dois vous dire de sa part,
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment ! il me souhaite ?

LEANDRE.

Oui, partez sans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de rester ayez la complaisance.
Vous m'êtes nécessaire, & de votre présence,
Cidalise, en ces lieux je ne puis me passer,

Ci-

CIDALISE,

Mon cœur se rend sans balancer :
Je vous donne la préférence
Sur Paris, tout charmant qu'il est ;
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma sœur trop de condescendance ;
Paris ne fut jamais si brillant ni si beau,
En votre faveur il se pare
De ce que l'art invente de plus rare,
De ce que la Peinture offre de plus nouveau :
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau,
Votre portrait sur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait est du nombre ? . . .

LEANDRE.

Oui vraiment, le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance
Qu'ils charment les regards de tous les spectateurs
Qui leur donnent la préférence,
Au jugement des connoisseurs.

CI-

CIDALISE.

Vous me flattez.

LEANDRE.

Je ſuis Hiſtorien ſincere
Paris, par ſes efforts, n'aſpire qu'à vous plaire;
Il fait tout pour vous engager
A revoler dans ſon ſein agréable.

CIDALIE.

Que ne puis-je me partager!

LA COMTESSE.

Il exagère exprès.

LEANDRE.

Non, pour ſe rendre aimable,
Paris a ſoin de ne rien oublier;
Vous allez voir dans ce papier,
De mon diſcours la preuve véritable.

CIDALISE *lit.*

(*Elle s'interrompt.*)

Nouvelles de Paris. Des nouvelles! ha! ha!
Vous ne vouliez pas m'en apprendre.
Cependant, Monſieur, en voilà.

LEANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous ſurprendre.

CI-

CIDALISE *lit.*

Une piéce nouvelle a le plus grand ſuccès,
Le Mari Garçon eſt ſon titre
Le public, des talens judicieux arbitre,
Vient d'applaudir avec excès.
(elle s'interrompt.)
La piéce à mon avis ne peut qu'être imparfaite;
Le titre ſeulement le prouve & me déplait,
Votre Mari Garçon mérite le ſifflet
Je le juge ſur l'étiquette.

LEANDRE.

Je ſais cependant que l'auteur
Fit ſon tableau d'après nature,
Et qu'il n'eſt que le redacteur
D'une véritable avanture:
à la Comteſſe.
Madame, là deſſus, garantiſſez ma foi,
L'original vous eſt connu, tout comme à moi,
Donnons-en à Madame une preuve complette.

LA COMTESSE.

Pour la perſuader cet écrit ſuffira,
Du d'étail qu'il contient ſon ame ſatisfaitte
Plus favorablement, de l'auteur, gera.

LEANDRE *à Cidalise.*

Je suis sûr qu'à partir, il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joie! A tout Forge il me tarde déja
D'en faire la lecture, & d'aller l'en instruire.

LEANDRE.

Aimable Cidalise, allez donc courez y;
Aussi-bien je dois seul entretenir ici
Ma femme, non, ma sœur avec qui je désire...

LA COMTESSE.

Non, vous n'avez plus rien d'important à me dire.
Et je ne puis quitter Cidalise aujourd'hui;
J'aime les nouvelles comme elle,
Elles dissipent mon ennui:
Nous allons toutes deux, d'une ardeur mutuelle,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaisir nous allons lui faire!
Partons, volons, Comtesse. Adieu, Monsieur.

LA COMTESSE.

Adieu, mon frere.

LEANDRE.

Adieu, Madame. Adieu, ma sœur.
(*Elles sortent.*)

SCENE V.

LEANDRE seul.

MA femme a, pour le coup, une garde fidelle;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès d'elle
La fâcheuse que je hais tant.
Et c'eſt un trait malin... Mais un homme s'avance;
Il a l'air du Marquis. C'eſt lui-même vraiment.
Déguiſons-nous en ſa préſence,
Et jouons bien l'étonnement.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LEANDRE.

NE me trompé-je point?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vûe?

LEANDRE.

Ah! Florange!

LE MARQUIS.

Ah! Léandre!

(*Enſemble.*)

Eſt-ce toi que je vois?

LE MARQUIS.

Quel bonheur ſurprenant! . . .

LEANDRE.

Quelle joïe imprévûe!

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis!

LEANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis!

(*Ils s'embraſſent.*)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaiſirs? Comment va la fortune?
Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris?

LEANDRE.

J'ai voltigé de la Blonde à la Brune;
J'ai ſuivi, tour-à-tour, quatre inclinations,
L'Amour, le Jeu, le Vin, la Bonne-chere,
J'ai

J'ai mis enfin au jour toutes les actions
Qui peuvent signaler un jeune Militaire,
Et j'ai toujours, avec un scrupule severe,
J'ai rempli les devoirs, j'ai fait les fonctions,
Et mené la vie exemplaire
D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie;
Et ton état, Léandre, est un bien que j'envie.

LEANDRE.

A ton tour, Marquis, apprens-moi,
Avec la même bonne foi,
Tes occupations, pendant quatre ans d'absence.

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé, mais sans aucun plaisir.
J'ai d'abord visité la France,
Mais avec tant de diligence
Que j'e n'ai pas eu le loisir
De m'ennuyer; ni de me divertir.
J'ai parcouru, sans faire résidence,
L'Allemagne, la Suisse, où l'on m'a forcément

Enſeigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde,
Et de m'enivrer proprement
Pêle mêle avec tout le monde.
Puis j'ai vû la Hollande, où l'Eſprit, l'Agrément,
Où le Plaiſir paroît un être imaginaire;
Où le vrai Savoir-vivre, où le grand Art de Plaire,
Eſt l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie:
Là, j'ai, pendant dix mois, ſubſiſté de concert,
Ou n'ai vécû que de deſſert:
En Décoration, ou bien en Symphonie,
On vous y traitte, on y fait les honneurs:
Un Concerto, des Fruits, des Glaces, des Liqueurs,
Il eſt vrai d'un goût admirable,
Accompagnés de parfums & de fleurs,
Compoſent le repas, & rempliſſent la table:
Bref, c'eſt un Pays merveilleux,
Où l'Art y ſert de nourriture;
On n'y ſoupe jamais, on y dîne en peinture,
Et l'on n'y mange que des yeux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0042
DFG

LEANDRE.

D'une indigeſtion, on court peu l'aventure
Dans un Feſtin ſi ſingulier,
Dont un Peintre eſt le Cuiſinier.

LE MARQUIS.

J'ai terminé ma courſe à Londre;
On y ſait tous les Arts, hors l'art de converſer:
La Parole eſt un bien qu'on craint d'y dépenſer.
Pour ſe donner la peine de repondre,
On eſt trop occupé du travail de penſer.
Auprès de lui mon pere me rappelle;
Sa lettre m'apprend que ſon zéle
Me deſtine un parti dont il me taît le nom;
Et, pour diſſiper l'humeur noire
Que donne l'air de Londre, & ſon maudit charbon,
Je ſuis à Forge venu boire
Par ordre de la Faculté,
Et prendre avec ſes eaux une aimable gaité:
La Compagnie y contribue;
Celle avec qui ſur-tout on eſt en liaiſon:
Ses effets ſont plus ſûrs que ceux de la Boiſſon;
J'y retrouve un ami, j'y jouis de ſa vûe;
Je répons de ma guériſon.

LEANDRE.

Mais j'en vois sur ton teint d'infaillibles présages.
On est sûr de guérir quand on se porte bien.
Et tes amours ? Ne m'en diras-tu rien ?

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes Beautés,
J'ai brûlé, tour-a-tour, dans le fond de mon ame,
Sans avoir pû, malgré tous mes soins répetés,
Parvenir seulement à déclarer ma flâme,
Ni même à me trouver sans témoin une fois
Vis-a-vis d'aucune des trois.

LEANDRE.

C'est être malheureux autant qu'on le peut être.

LE MARQUIS.

Une Fille à Milan fut mon premier vainqueur;
J'en devins amoureux en passant dans sa rue :
Mais, à peine un regard eut-il frappé mon cœur,
Qu'une

Qu'une tante ſevere, avec un ton grondeur,
La fit diſparoître à ma vûe.
J'eus beau, durant quatre mois de ſéjour,
Epier le moment de parler à la Belle,
Je ne la vis jamais ſans ſa tante éternelle,
Qui ſervit de rempart toujours à mon amour;
Et toute la faveur qu'en obtint ma conſtance,
A force de ſaluts l'un ſur l'autre entaſſés,
Fut une ſimple révérence:
Encore la fit-elle ayant les yeux baiſſés.

LEANDRE.

Voilà des feux bien mal récompenſés.

LE MARQUIS.

Une Femme enſuite, à Florence,
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan;
Ses beaux yeux, à travers ſa double jalouſie,
Trouvérent le chemin de mon ame aſſervie:
Mais ſon époux jaloux, ou plûtôt ſon tyran,
Faiſoit de ſa maiſon une priſon cruelle,

Et trente clefs répondoient d'elle.
Je rodai tant autour de ſon logis,
Qu'à force d'or je ſéduiſis
La Surveillante intéreſſée,
Qui m'introduiſit une nuit
Chez ſa Maîtreſſe, à petit bruit;
Mais, en entrant, mon ardeur empreſſée
Rencontre en face le Mari:
Il voulut d'un poignard accueillir ma tendreſſe,
Et courut après moi, de tous ſes gens ſuivi;
Mais l'ayant gagné de vîteſſe,
Je m'échapai de ſa fureur.
Ce fut là le progrès où ſe borna ma flâme;
J'eus le regret, & malgré moi, l'honneur
D'être reconduit par Monſieur,
Sans avoir pû donner le bon ſoir àMadame.

LEANDRE.

Quel Epoux incivil! Ah! Rien n'eſt plus affreux;
Les nôtres ſavent bien mieux vivre:
Dès que vous arrivez chez eux,
Ils vous quittent la place, au lieu de vous pourſuivre.

LE

LE MARQUIS.

Ici, pour mettre fin à ma narration,
Une Veuve charmante, & née en tout pour plaire,
Fait ma troisiéme passion ;
Ou plûtôt, cher Léandre, elle fait ma premiere.
Des autres l'apparition
N'avoit produit chez moi qu'une flâme légére,
L'esprit de celle-ci, sa conversation,
Avec l'estime & l'admiration,
Ont fait naître un amour aussi fort que sincere ;
Il tient de l'adoration.
Mais la fatalité qui m'est particuliere,
Attache sur ses pas, pour traverser mes feux,
Une fille obstinée à la suivre en tous lieux,
Et qu'on appelle Cidalise,
Elle l'obsede au point, que jusques à présent
Je n'ai pû dans ces lieux la voir seule un instant,
Pour lui dire l'ardeur dont mon ame est épriſe.
Cette incommode-là ne quitte jamais prise :
Sans

Sans ceſſe je maudis ſon aſſiduité,
Et je ſuis ſur le point de perdre patience.
Elle ſurpaſſe en importunité,
Les tantes de Milan, les Maris de Florence.

LEANDRE.

Oui, cette Cidaliſe eſt de ma connoiſſance;
Elle eſt telle que tu la peins.
Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître auſſi ma Comteſſe adorable,
Puiſque l'une eſt toujours de l'autre inſéparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoiſſons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton,
Qui tout à coup me fait naître un ſoupçon.
Elle attend aujourd'hui le retour de ſon frere,
Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi? Reponds.
Eclaircis-moi par un aveu ſincere.

LEANDRE.

Mais il eſt vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE

LE MARQUIS.

La Comteſſe eſt ta ſœur ? Léandre, cher
Léandre,
Ah ! Quel ſurcroit de joie, & de bonheur
pour moi !
Je dois de ton ſecours, de ton zele, de
toi,
Je dois, & j'oſe tout attendre.
L'amitié t'en fait une loi.
Unique confident du feu qui me dévore,
Du feu que dans ton ſein je viens de dépo-
ſer,
Et frere en même tems de l'objet que j'a-
dore,
En ma faveur tu dois le diſpoſer.
Au tourment d'un ami tu dois être ſenſi-
ble,
Le ſervir, le conduire, & le favoriſer.

LEANDRE.

Je le voudrois fort... Mais... à ne rien
déguiſer,
Marquis, la choſe eſt impoſſible.

LE MARQUIS.

Impoſſible ! en quoi donc ? Songe que
mon amour
Eſt auſſi pur que l'eſt le plus beau jour.

LEAN-

LEANDRE.

J'y vois, te dis-je, un obſtacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obſtacle enfin? Parle.

LEANDRE.

Près de ma ſœur,
Puiſqu'il faut m'expliquer, je ne puis, en honneur,
Servir tes feux, quelque fort que je t'aime,
Dans le tems que je viens d'apprendre de toi-même,
Qu'une autre eſt deſtinée à recevoir ta main,
Qu'un pere te rappelle en France à ce deſſein.
Moi-même, en ce moment, je ne puis te comprendre!

LE MARQUIS.

Cet obſtacle n'eſt rien, & mon amour, Léandre,
Mon amour eſt prêt à le lever.
Je renonce au parti qu'un pere me propoſe,
Ta ſœur, qui de mon cœur ſeule en Reine diſpoſe,
Eſt le plus éclatant que je puiſſe trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppoſe,

Elle fera gloire de l'approuver.
J'en répons.

LEANDRE.

Peux-tu ? . . .

LE MARQUIS.

Je le puis & je l'oſe.
Pour moi, parle à ta ſœur.

LEANDRE.

Non, je n'en ferai rien.
Et ſi tu me connoiſſois bien,
Tu. . . .

LE MARQUIS.

Mais, pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frere ſcrupuleux!
Fais du moins qu'un moment ſans témoin je la voie.
Ecoute: J'imagine un moyen très-heureux.
Le grand obſtacle à ce bien que je preſſe,
Eſt Cidaliſe importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ſes pas de la Comteſſe,
Pour que je puiſſe ſeul lui déclarer mes feux.
Tu peux me rendre ce ſervice.

LEANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainſi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0051
DFG

LE MARQUIS.

Mais aiſément tu le pourras ;
Je donne, ce ſoir, une fête :
Près d'elle tu te placeras,
Tu feras l'empreſſé, tu loûras ſes appas ;
Tu feindras d'être ſa conquête.
Je prendrai cet inſtant, où tu l'amuſeras,
Pour inſtruire ta ſœur, & la voir tête-à-tête.

LEANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes-là !

LE MARQUIS.

Ton zele, de ce ſoin, au mieux s'acquittera.
Mon cher ! je t'en conjure, à charge de revanche.
Mon amitié, ſans peine, à tout ſe prêtera,
Je te le jure ici, d'une ame la plus franche.

LEANDRE.

Non, non, je ne veux point, Marquis,
Te mettre dans le cas de la reconnoiſſance.

SCE-

SCENE VII.

LEANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE *à moitié pris de vin.*

JE viens, Meſſieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à cauſer à crédit,
Sans en prévoir la conſéquence,
Vous employez un tems qu'on doit mettre à profit
A converſer des dents, & non pas de l'eſprit.
La converſation d'une table charmante
Eſt la plus agréable & la plus nourriſſante;
Et je ne ſçaurois voir, ſans un mortel dépit,
Qu'on manque de ſe rendre à l'heure intéreſſante
Du dîner qui ſe refroidit.
(*Il fait un boquet.*)
Pour moi, je meurs de ſoif, j'étrangle d'appétit.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

LEANDRE.

Mais, quand on sort de table,
Et que l'on vient de déjeuner,
On peut, mon Docteur très-aimable,
Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un scrupule;
Et c'est, Messieurs, un ridicule
Que vous prétendez me donner.

LEANDRE.

Le ridicule est bon!

M. DE LA JOIE.

L'injustice est parfaite.
D'honneur, je suis un homme à jeun,
Si dans le monde il en fut jamais un.
Je n'ai pris aujourd'hui que du Sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des eaux ce sera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout, je vous fais excuse.
Je les ordonne, & jamais je n'en use.

L'eau

L'eau m'eſt contraire, & le vin excellent.
Un Médecin ſçait ſon tempérament.
J'eſtime donc le vin, mais je hais tout yvrogne;
Et j'ai pris mon ſel, ſobrement,
Dans deux bouteilles de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Le remede eſt nouveau. L'uſage en eſt charmant,
Et la doſe des plus modeſtes.

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement,
Et j'ai de ſon effet des preuves manifeſtes.
(Il pouſſe un hoquet.)

LEANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par ſon moyen,
Parbleu, que je me porte bien.

LEANDRE.

Un excès de plaiſir, pour le coup, mon cher maître,
Produit chez vous un excès de ſanté.

M. DE LA JOIE.

Je ne diſpute pas, mon fils; cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînerez point.

M. DE LA JOIE.

Je dînerai, parbleu,
Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez, Monſe Florange,
Je ne dors point quand tout l'univers mange.
Sur ce chapitre je prens feu.
A bien dîner je mets ma gloire :
Je veux avoir trop bû. Mettons la choſe au pis.
C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à reboire.
Lorſque le vin de Beaune m'a ſurpris,
Le vin d'Aï me raçommode ;
C'eſt un remede ſûr. Je veux, dans tout Paris,
Mettre ma récette à la mode.
Ecoutez, raillerie à part,
Comme dans le ballet je dois faire un vieillard
Que le vin a ſurpris, qui ſe ſoutient à peine,

Le

Le déjuner que j'ai fait un peu tard,
M'a donné l'eſprit de ma ſcène,
Et m'a ſervi de répétition
Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.
Suis-je bien dans mon caractere?

LEANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez, vous n'êtes point ſincere.
Je ſuis encore loin de la perfection;
Et pour y parvenir, ſans plus long-tems remettre,
Venez, partons, Meſſieurs, à table allons nous mettre.
Hei! . . .
(*Il danſe en s'allant.*)

LEANDRE.

Vous faites des entrechats?

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faiſant je repéte mon pas.
La, la, marquez moins de ſurpriſe.
(*Il fait un faux pas.*)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LEANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non, je me caracterise.
Trois bouteilles encore, & nous voilà parfaits.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS seul.

OUi, mon amour, quoique je faſſe,
Sera toujours infortuné.
Pour les obſtacles je ſuis né.
Mon froid ami, qui rit de ma diſgrace,
A ne point me ſervir eſt toujours obſtiné.
La Cidaliſe, à me nuire empreſſée,
Redouble ſes ſoins aſſidus.
Pour comble de douleur, ma Veuve étoit placée
A table entre ſon frere & ce femelle Argus.
Je faiſois bonne contenance;
Et, tâchant d'exciter les autres au plaiſir,
Pour faire les honneurs, j'augmentois ma ſouffrance:
Le héros de la fête en étoit le martir.
Pour déclarer mes feux, quel moyen vais-je prendre?...
De l'écriture empruntons le ſecours;

Souvent mieux que la voix elle ſert les amours.
Ecrivons un Billet; &, pour le faire rendre
A la Suivante ayons recours.
L'intérêt ſéduiſant guide toute Soubrette;
Toujours par l'or ſon cœur eſt radouci:
Tâchons, par ſon éclat, de ſéduire Finette;
Et courons de ce pas... Mais elle vient ici.

SCENE II.

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE rens grace au hazard qui vous offre à ma vûë....
Mais, quel ſoin vous occupe, & diſtrait vos eſprits?

FINETTE.

Excuſez, Monſieur le Marquis,
Je cherche...

LE MARQUIS.

Achevez donc la phraſe interrompuë,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monſieur, je cherche, en ce moment,
Une

Une bague qu'ici je crois avoir perduë
Ce matin en me promenant,
Et dont Madame hier me fit préſent.

LE MARQUIS.

D'une recherche ſuperflue
Epargnez-vous cette peine aſſidue;
Finette, je vous prie, en dédommagement,
De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuſe a lieu de me ſurprendre.
Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis,
Et vous m'offrez, Monſieur, un diamant de prix:
Le préſent eſt trop beau pour que j'oſe le prendre!

LE MARQUIS.

Non, prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en diſpenſerez.
Je n'ai rien fait pour vous, Monſieur, qui puiſſe...

LE MARQUIS.

Mais aiſément vous vous acquitterez,
Si vous voulez, par un ſervice
Qu'en cet inſtant vous me rendrez.

FINETTE.

Monsieur, quel est donc cet office ?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
D'un billet que je vais écrire,
Et qu'en secret vous remettrez . . .

FINETTE.

A qui, Monsieur? Ayez la bonté de m'instruire.

LE MARQUIS.

Finette, vous le donnerez
De ma part à votre Maîtresse.

FINETTE.

A Madame, un billet! Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes surprise à tort :
Je prétens éclaircir un point qui m'intéresse.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'instant elle sort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit sans cesse?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il est des choses qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FI-

FINETTE.

Ce discours devient clair, & je dois vous entendre :
Cette lettre dont il s'agit,
Est, je n'en doute plus, une missive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, il est vrai : Si vous voulez la rendre,
Et me servir dans mon amour,
Comptez sur ma reconnoissance
Et sur ma bourse, dans ce jour :
Par ce brillant, d'abord, souffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre, Monsieur, j'ai trop de conscience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent.

FINETTE.

Non, il ne m'est pas dû :
Ce seroit un présent perdu.
Je ne reçois jamais rien des personnes
Que je sçai ne pouvoir servir.
Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS,

Mais vos raisons?..

FI-

FINETTE.

Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir,
Apprenez que Madame eſt d'une humeur ſevére,
Et ne lit point de tels billets.
Sachez, en même tems, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des ſcrupules, Finette....

FINETTE.

Non, c'eſt de la ſincérité ;
Et, quoique je ne ſois qu'une ſimple Soubrette,
Je me pique de probité.
Si je ſervois une coquette,
J'accepterois vos dons ſans balancer,
Sans croire en cela l'offenſer.
Mais aujourd'hui que je me vois aux gages,
D'une Maîtreſſe des plus ſages,
Qui ne voit les Amans que d'un œil de courroux,
Mon-

Monsieur, auprès d'elle, pour vous,
Mon ministére est inutile.
Si je me chargeois, entre nous,
De lui rendre vos billets doux,
Je tromperois votre amour trop facile,
Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour est pur autant qu'il est extrême.

FINETTE.

Monsieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne saurois près d'elle en trouver le moment,
Essayez de donner. . . .

FINETTE.

C'est inutilement.
Je ne servirois pas votre flâme,
Et je me mettrois mal dans l'esprit de Madame.

LE

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours :
Si votre ſoin, à ma tendreſſe,
Ne peut être d'aucun ſecours,
De la reſtituer vous ſerez la maîtreſſe.
Par cet accord....

FINETTE.

Non, Monſieur le Marquis :
Voilà ce que jamais on ne me verra faire,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris ;
C'eſt encor là mon caractére.

LE MARQUIS.

Je vois que mon préſent eſt trop mince à vos yeux ;
J'y joins la boëte d'or que ma main vous préſente.

FINETTE.

Ah ! vous êtes, Monſieur, un homme dangereux,
Et, de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente,
Je me retire vîte, & ſuis votre ſervante.

(*Elle s'enfuit.*)

SCE-

SCENE III.

LE MARQUIS seul.

OH! Pour le coup, mon malheur eſt affreux,
Et j'en ſens un dépit horrible:
Il faut que, tout exprès, il ſe trouve pour moi
Une Suivante incorruptible,
Dont la droiture ſoit la loi!
Mais la Fortune aura beau faire,
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti;
Et je vais prendre le parti
D'être de mon ardeur, moi-même l'émiſſaire.
En vain j'ai contre moi, dans cette occaſion,
Freres, Amis, Cidaliſes, Soubrettes.
Soyons plus forts que tout; trouvons l'invention
D'apprendre, en dépit d'eux, mes ſouffrances ſecrettes
A l'objet de ma paſſion.
Faiſons en vers ma déclaration,
Et l'écrivons ſur ces tablettes.

Com-

Comme, avec eux, les vers portent leur passeport,
Et qu'on les croit sans conséquence,
Pour les faire accepter, il faut bien moins d'effort:
La plus sévére en badine d'abord;
On y dit ce qu'on veut, sans qu'elle s'en offense.
Je trouverai, ce soir, sûrement les moyens,
A la faveur d'un peu d'adresse,
De donner, ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable Comtesse;
Et j'aurai l'avantage, en prenant cet Emploi,
De n'être, d'un tel bien, redevable qu'à moi. . . .
Mais voilà Cidalise! Ah! Qui peut la conduire?
Elle n'est pas contente, obstinée à me nuire,
De m'empêcher de lui parler,
Elle la quitte exprès pour venir me troubler,
Dans le moment que je lui veux écrire!
Par bonheur, j'ai fini, sans qu'il m'en ait coûté;
Et je rends grace à ma facilité.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CIDALISE.

CIDALISE.

JE vous y prens, Marquis. Ah! voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.

LE MARQUIS.

Ce n'en ſont point.

CIDALISE.

Seul dans la rêverie!
Des Tablettes en main! ſurement en voilà.
Je ſçai que Monſieur verſifie
Comme jamais on ne verſifia.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Non. Ah! j'enrage.

CIDALISE.

En vain votre bouche le nie;
Vous avez ſur le front un air de poëſie
Qui m'eſt un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déja.
J'aime les vers à la folie!

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Les miens ſont trop mauvais. Comment les lui cacher?

CIDALISE.

Treve de fauſſe modeſtie.
Faut-il donc vous les arracher?

LE MARQUIS.

(à part.) *(à Cidaliſe.)*

Peſte de la fâcheuſe! eh, non, je ſuis ſincere.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux
Qui brûlent à la fois, & rougiſſent d'en faire,
Qu'on nomme Poëtes honteux?

LE MARQUIS.

Si j'en faiſois de bons, ſi je pouvois le croire,
De les montrer je ferois gloire.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir des talens.
Mais, par malheur, les miens ſont ſi méchans,
Qu'après les avoir faits, ſouvent je les déchire,
Et qu'à moi ſeul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour ſi mal réuſſir vous avez trop de goût,
Et je ne vous crois point du tout.

Vos

Vos vers ne reſtent point dans une nuit profonde.
Vous en faites pour tout le monde;
Pour vos amis ſur tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avouë ici.
Pour un ami j'ai fait ceux-ci;
Mais j'avois juré de le taire,
Et de vous en faire un ſecret,
Quoique vous en ſoyez l'objet.

CIDALISE.

Qui, moi? Je ſuis l'objet de ce miſtere?
Nouvelle raiſon pour les voir.
Ma curioſité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà, puiſqu'enfin vous voulez les avoir.
Sans cet incident qui m'arrive,
Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc?

LE MARQUIS.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre,
C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre!

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait ſimplement
Que rimer ce qu'il penſe, ou plûtôt ce qu'il ſent.

CIDALISE.

J'entens. C'eſt de ſa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh! C'eſt mieux que cela; jugez en, je vous prie.

CIDALISE *lit.*

Depuis le tems que je vous vois,
Je languis en ſecret, je brûle, je ſoupire:
Si je pouvois vous en inſtruire,
Et me rencontrer ſeul avec vous une fois,
L'aveu ſoulageroit l'horreur de mon martire,
Mais vous n'êtes jamais ſans témoin un inſtant:
Et mon ſupplice eſt accrû doublement,
Par la crainte de vous le dire,
Et la difficulté d'en trouver le moment.
(après avoir lû.)

C'eſt un aveu d'amour en forme tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous?

CI-

CIDALISE.

Exceſſivement tendre.
Mais le jour l'autoriſe, & le lieu le permet,
Et comme un ſimple jeu je ſens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non, Léandre, pour vous, ſent un amour parfait
Qui ne bleſſe point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis, vous badinez, & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteſte ici qu'il eſt, de vos beaux yeux,
Epris au point qu'il n'en dort point, Madame.
Son amour eſt prodigieux;
Et puiſque votre cœur eſt inſtruit de ſa flâme,
Trouvez bon que mes ſoins intercedent pour lui.
Parlez; qu'en ſa faveur votre bouche prononce:
J'oſe, à titre d'ami, preſſer votre réponſe
Songez bien que ſa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux ſont moins ardens, votre bouche exagere.

LE MARQUIS.

Je n'exagere point, il en mourra, d'honneur,
Pour peu qu'à ſon amour votre arrêt ſoit contraire.

CIDALISE.

Mais quand on aime tant la ſœur,
On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah! Je cours, à Léandre, apprendre ſon bonheur.
Quels ſeront ſes tranſports! Mais je le vois paroître.

SCE-

SCENE V.

LE MARQUIS, CIDALISE, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Viens, ton amour, Léandre, eſt bien plus avancé,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître,
En eſt inſtruit ſans en être offenſé.
Sa bonté, qui plus eſt, te permet l'eſpérance.
Mon zele avoit promis de garder le ſilence;
Mais ces vers ſurpris dans mes mains,
Ont trahi le ſecret de tes feux clandeſtins.
Loin de t'être fatal, l'incident t'eſt propice;
Et j'ai tant fait, par mon empreſſement,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai, d'un ami, rempli pour toi l'office,
Et c'eſt à toi, preſentement,
De t'acquitter de celui d'un amant.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LEANDRE, CIDALISE.

LEANDRE.

JE voudrois fort vous cacher ma surprise;
Mais le Marquis me charge, aimable Cidalise,
D'un rôle, qu'aujourd'hui, quoiqu'il soit des plus doux,
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel discours à rien ne vous engage,
Et ne doit point étonner vos esprits:
Je n'ai reçû, Monsieur, que comme un badinage
Les vers galans que le Marquis,
En secret, à votre priere,
Vient, pour vous, de mettre en lumiere
Dans ce Bois où je l'ai surpris.

LEANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il

Qu'il ne les a pas faits pour moi,
Et ſon diſcours a dû produire
L'étonnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande,
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui;
Et j'ai, ſans vanité, l'aiſance la plus grande
D'en faire, quand je veux, tout auſſi mal que lui.
Il a, j'en ſuis certain, travaillé pour ſon compte;
Car ce matin, du feu qui le ſurmonte,
Puiſqu'il faut l'avouer, il m'a lui même inſtruit.

CIDALISE.

Mais pourquoi donc, Monſieur, ne me l'a-t-il pas dit?

LEANDRE.

C'eſt, de ſa part, une mauvaiſe honte,
Ou plûtôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, Madame, il s'eſt gâté l'eſprit,
De tant de Nations les divers caracteres
Ont à tel point brouillé le ſien,
Que dans ſes ſentimens, comme dans ſes manieres,
On a beaucoup de peine à le démêler bien.

CIDALISE.

Il eſt vrai que ſon air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, eſt pourtant équivoque ;
Et qu'à le bien enviſager,
Il a, quoique François, un vernis étranger.

LEANDRE.

Comme il craint d'être au ton des autres,
Par un de ſes rafinemens,
Il n'a fait, ſous mon nom, parler ſes ſentimens,
Que pour mieux pénétrer les vôtres ;
Que pour voir, ſans riſquer, (le tour eſt bien conçu)
Comment un tendre aveu ſeroit de vous reçu.

CIDALISE.

Mais s'il eût agi pour lui-même,
M'eût-il preſſée avec tant de chaleur
D'être ſenſible à votre ardeur ?

LEANDRE.

Eh, c'eſt cette chaleur extrême
Qui doit préciſément vous prouver aujourd'hui
Que, ſous le nom d'un autre, il vous parloit pour lui.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0078
DFG

D'un ami, Cidaliſe, à quelque point qu'on l'aime,
Avec moins de tranſport on ſe montre l'appui.
Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire,
Moi-même qui ſuis éclairci
Qu'ils ont eu le don de vous plaire,
A le déſavouer m'obſtinerois-je ici?
Je ferois, en votre préſence,
Briller plûtôt ma joie, & ma reconnoiſſance.
Mais j'abuſerois vos eſprits;
Et je penſe trop bien, je ſuis trop galant homme,
Pour uſurper un droit qu'un autre s'eſt acquis.
J'aurois trop à rougir, ſi je volois la pomme
Que votre belle main doit donner au Marquis.

CIDALISE.

Mais, dans ſes procédés, j'ai peine à le comprendre;
Et s'il vouloit la recevoir,
Il ſe déclareroit ſans plus long-tems attendre.

LEAN-

LEANDRE.

Il ſe declarera ce ſoir;
Faites-moi l'honneur de m'en croire;
Par vos attentions ménagez cet amant:
Vous y trouverez ſûrement
Votre fortune & votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune!

LEANDRE.

Oui, vraiment, je vous parle en ami.
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
Rien ne lui paroît difficile:
Faites réfléxion ſur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, & j'en profiterai.

LEANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conſeille bien, & vous gagnez au change.
Le Marquis eſt mieux fait & plus riche que moi.
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez ſa foi.
Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CI-

CIDALISE.

Je n'oſe me flatter ſi-tôt d'y parvenir.

LEANDRE.

Oh! vous y parviendrez, charmante Cidaliſe.
Mais à propos, je dois vous avertir
Que ma ſœur vous attend chez la jeune Marquiſe,

CIDALISE.

Elle m'attend? Adieu. J'y vole de ce pas
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LEANDRE ſeul.

BOn, je l'envoye où ma femme n'eſt pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

EH bien, es tu, mon cher, content de ta Maîtreſſe?

En

En beau chemin j'avois mis ta tendreſſe.
Parle. T'en es-tu bien tiré?

LEANDRE,

Je t'ai payé du même zele.

LE MARQUIS.

Te voilà, par mes ſoins, ſon Amant déclaré :
Il eſt de ton honneur de ſervir cette Belle.

LEANDRE.

Va, j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.
Tu n'as lié, pour moi, qu'un ſimple amuſement.

LE MARQUIS.

J'ai, Léandre, entre vous formé l'engagement
D'un amour ſérieux, d'une parfaite flâme.
J'en ai fait ta Maîtreſſe, ayant droit ſur ton ame.

LEANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de ſolidité ;
Car je dois en faire ta femme,
Et vous unir tous deux à perpetuité.

LE MARQUIS.

Oh! ne badinons pas!

LEANDRE.

Je l'ai déſabuſée
Entierement ſur mon ſujet.

LE

LE MARQUIS.

Tant pis.

LEANDRE.

Et j'ai parlé si bien en ta faveur, Marquis,
Qu'elle croit ton ame embrasée.

LE MARQUIS.

Ah! le tour est perfide! & tu vas m'engager....

LEANDRE.

Pour la nôce, mon cher, tâche de t'arranger
Car déja de ta part j'ai porté la parole,

LE MARQUIS.

Morbleu! Cela ne se fait pas;
Et je vais avoir sur les bras
Plus que jamais cette importune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouser pour sortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter si loin? Et dans la circonstance....

LEANDRE.

Je suis toûjours outré dans ma reconnoissance.
Quand on veut me donner, puisqu'il faut parler net,
Des Maîtresses à moi, sans avoir mon suffrage;

Je donne sur le champ, c'est toûjours mon
usage,
Des Femmes malgré qu'on en ait.

LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,
Tu n'en peux esperer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étois prêté,
J'aurois pû, de ce jeu, tirer un grand ser-
vice.
Mais puisque tu ne peux feindre de soupirer
Pour cet objet commun de notre antipa-
thie;
Faisons mieux tous les deux. Lions une
partie
Pour hâter son départ, & pour nous déli-
vrer
De sa fâcheuse compagnie.

LEANDRE.

A ce projet, taupe de tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise.
A nous prêter la main, engageons le Do-
cteur.

LEANDRE.

Oui, comme, pour un rien, l'esprit de
Cidalise
Prend l'allarme sur sa santé,
Un

Un Médecin sur elle a grande autorité.
Mais est-il en état de nous rendre service?

LE MARQUIS.

Oui, sa recette a réussi très-fort.
Il s'est au mieux trouvé du Champagne propice,
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, & je reviens après
Te faire part de nos projets.

LEANDRE.

Je t'attens; pars donc au plus vîte.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte;
Il me reste à te demander
Un plaisir que tu peux aisément m'accorder:
Pour mon répos il est de conséquence,
Et tu n'y dois avoir aucune repugnance.

LEANDRE.

Dis, quel plaisir?

LE MARQUIS.

Tiens, prens cela.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS.

C'eſt pour ta ſœur une Lettre,
Que tu lui rendras.

LEANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saiſis ce moment-là.

(*Il ſort vite.*)

SCENE IX.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre ?

LEANDRE.

Mais-c'eſt, ma femme, un Billet doux
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais, la commiſſion eſt charmante pour vous.

LEANDRE *lui préſentant le Billet.*

Fidélement, je m'en acquite :

Vous

Vous l'allez lire, ſans tarder,
Pour y répondre encor plus vîte,
Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;
Car je dois, de ſa part, vous le recommander.
Son inſtance vraiment n'a pas été petite,
Et c'eſt une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort ſe loüer de votre complaiſance,
De votre zéle à le ſervir,
Et vous devez auſſi lui faire ce plaiſir,
Et par juſtice, & par reconnoiſſance.
Puiſqu'il compoſe & donne en votre nom
Des Vers galans à Cidaliſe,
Et qu'il ſert d'Emiſſaire à votre paſſion,
Vous pouvez vous charger, cette peine eſt bien priſe,
De me faire accepter un Billet de ſa part ;
Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi! Sérieuſement vous êtes dans l'idée
Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oüi, j'en ſuis très-perſuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penſer. . . .

LA COMTESSE.

Je le doi.
Quand le Marquis tout haut lui même le déclare ;
Le bruit de cet amour eſt ſi fort répandu
Que tout Forge en eſt convaincu.

LEANDRE.

Ce bruit injuſte autant qu'il eſt biſarre
Me fâche beaucoup en ſecret,
Puiſqu'il fait une injure à mon amour parfait ;
Mais d'un autre côté, je l'avouë, il me charme,
Puiſque votre eſprit s'en allarme,
Et qu'il m'eſt, de vos feux, un garant des plus doux.
Je ſuis ſûr d'être aimé, votre cœur eſt jaloux ;
Le mien en eſt ravi : rien n'égale ſa joïe ;
Devant vous ſans reſerve, il faut qu'il la déploïe.

LA COMTESSE.

Je ſens à ce diſcours redoubler mon dépit ;
Mon eſprit n'en eſt plus le maître.

LEAN-

LEANDRE.

Ne craignez pas de le faire paroître :
A mes yeux il vous embellit ;
Oui, chez vous il devient une grace piquante.

LA COMTESSE.

Léandre, finissez! Car je sens qu'il augmente.

LEANDRE.

Plus vous m'en ferez voir, plus vous serez charmante.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien, Monsieur, que si j'osois,
Sincerement je vous battrois ?

LEANDRE.

Si je suivois ma fantaisie,
Pour moi, de tout mon cœur, je vous embrasserois:
A votre égard, contentez votre envie ;
Vos coups seront pour moi d'un goût flatteur,
Et d'une douceur infinie.

LA COMTESSE.

Ah! Par ce regard séducteur,
Malgré-moi, je suis attendrie !
Puïs-je l'être pour un ingrat

Qui bien loin qu'il ſe juſtifie
Du crime de m'avoir trahie,
De mon courroux vient exciter l'éclat?
Et pour combler l'inſulte; il en joüit encore!

LEANDRE.

Madame, il eſt vrai, j'en joüis;
Mais en époux qui vous adore,
Et qui, de vos tranſports, ſent vivement le prix:
J'en joüis en époux, qui loin d'être capable
De ſentir pour une autre une nouvelle ardeur,
N'eſt malheureux au fonds du cœur
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable,
Vous vous ſeriez déja juſtifié, Monſieur.

LEANDRE.

Fixez vos yeux ſur moi, mon épouſe adorable:
Là regardez-moi donc, mais regardez-moi bien,
Votre œil ſera payé de cette complaiſance;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien,
Vous prouve ſeul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux, Garants trompeurs, dont
rien ne me répond,
Les plus tendres en apparence,
Sont bien souvent les plus traîtres au
fond,
Je veux des raisons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves par-
lantes. . . .

LEANDRE.

Le fait suffit lui seul pour vous désabuser.
Sçachez que le Marquis avoit fait pour
vous-même,
Les Vers dont, faussement, je me vois accu-
ser;
Mais comme Cidalise incommode à l'ex-
trême,
Et faite en tout pour troubler les Hu-
mains,
Les a surpris & saisis dans ses mains,
Il a dit, pour cacher le fonds de ce Myste-
re,
Que je l'avois pour elle obligé de les faire;
Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! je respire à ce récit!

Cependant Cidaliſe eſt jeune, elle eſt aimable,
Et cet objet. . . .

LEANDRE.

Ne peut rien ſur mes vœux ;
Dès qu'on a le talent de ſe rendre fâcheux,
On n'a jamais celui d'être agréable.
Je ne puis rencontrer ſon aſpect importun,
Sans ſentir dans mon ame une révolte extrême ;
Je la hais... Comme je vous aime :
C'eſt dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Préſentement, que je la hais moi-même!
Que je ſouhaite ſon départ !

LEANDRE.

Vos vœux ſeront bien-tôt remplis à cet égard.
Il n'eſt point de moïen que notre eſprit n'emploïe.
Nous ſommes tous ligués pour la faire partir,
Et nous avons pour Chef. . . .

LA COMTESSE.

Qui?

LEAN-

LEANDRE.

Monsieur de la Joïe.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

LEANDRE.

Lui-même, & je le vois venir.

SCENE X.

LEANDRE, LA COMTESSE, M. DE LA JOIE.

LEANDRE *à Mr. de la Joie.*

EH bien, mon cher Docteur, avez-vous vû Florange?
Sçavez-vous son dessein? L'avez-vous concerté?

M. DE LA JOIE.

Oüi, j'ai plus fait. Je l'ai, Monsieur, executé;
Et déja pour partir Cidalise s'arrange.

LEANDRE.

Executé si-tôt!

LA COMTESSE.

Quoi? Cidalise part!
Par quel moïen?...

M. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art.
J'ai fait d'abord le ſurpris à ſa vuë,
Et ſur ſa pâleur prétenduë;
Je me ſuis beaucoup récrié,
Prononçant d'un air effraïé,
Qu'il faut partir de Forge à l'inſtant ſans réplique,
Sous peine d'être pulmonique:
Que le danger eſt grand, bien plus qu'elle ne croit,
Que le Fer regne trop dans ſon eau métallique,
Et que de ce fatal endroit,
L'air eſt ferrugineux, l'air eſt vitriolique,
Mille fois plus encore que l'onde qu'on y boit.
A ces grands mots qui ſont pour elle un coup de foudre;
Elle a ſincerement pâli.

LEANDRE.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir auſſi.

M. DE LA JOIE.

Pour achever de la reſoudre,
Et l'engager à partir ſur le champ,
Je mêle les plaiſirs à cet effroi preſſant,
Je parle de Paris, je lui vante la fête Qu'a-

Qu'avec tant de pompe on apprête,
J'ajoûte qu'elle occupe & la Ville & la Cour:
Que rien n'approchera de ſa magnificence:
Qu'elle doit réunir mille jeux, tour à tour,
Et que, de toutes parts, on vole en affluence.

Pour ſe trouver à ce beau jour.
Son eſprit tout rempli de la brillante image,
De tant de jeux divers que j'ai peints vivement,
De la terreur paſſe à l'enchantement;
Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage;
Les nôtres, qui, pour elle, avoient tant d'agrément,
Ne ſont plus, ſes yeux, que des Bals de Village.

LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous, de nous en délivrer.

(Elle regarde tendrement Léandre.)

Elle ne donne pas le tems de reſpirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc, à partir, l'inviter au plus vîte:
Je ſuis, préſentement, sûr de la réuſſite:
Contre tous les Fâcheux mon art doit conſpirer:

Dans

Dans la société, cette peste maudite
Conduit toujours l'Ennui, le Chagrin, après soi:
Poisons de la Santé, supplices de la Vie,
Et peres de la Maladie,
Le plus pressant devoir, & le premier emploi
D'un Esculape tel que moi,
Est d'en purger la Compagnie,
Et d'extirper ce mal de bonne foi.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

LE MARQUIS, Mr. DE LA JOIE.

LE MARQUIS.

POur le coup, je respire, & la voilà partie.
Je ne puis retenir les transports de mon cœur ;
Et mille fois je vous en remercie.
C'est vous, mon cher, mon aimable Docteur,
A qui je dois ce bien, dont mon ame est ravie.
De cet heureux départ vous avez tout l'honneur :
Je pourrai, sans témoin, parler à la Comtesse ;
Et je pourrai, dans l'ardeur qui me presse. . . .
Mais ma bouche en dit trop, & devroit cacher mieux
Un secret. . . .

Mr.

M. DE LA JOIE.

Sur ce point que votre crainte ceſſe,
Elle ne me dit rien que mon art ne connoiſſe:
J'ai lû, depuis long-tems, ce ſecret dans vos yeux;
Les maux, dont j'ai, d'abord, le plus de connoiſſance,
Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur réſidence,
Et qui, dans les regards, vont ſe peindre en naiſſant.
Oui, l'étude des yeux eſt ma grande ſcience;
Et c'eſt pour moi qu'ils ſont exactement
Le vrai miroir de l'ame où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidelle à garder le ſilence
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'eſt notre devoir le plus grand,
Dont jamais rien ne nous diſpenſe:
Un Médecin doit être un diſcret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance.
Je mets l'Amour au rang des maux ſecrets
Dont nous faiſons ſerment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire,
Vous qui, dans les regards, avez le don de lire,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la Comteſſe ?

M. DE LA JOIE.

Oh ! Ses yeux, que j'admire,
Sont un vrai labyrinte où tout mon art ſe perd.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Vos clartés ſont en défaut pour elle ?
Quoi ! vous n'y découvrez pas la moindre étincelle ?

M. DE LA JOIE.

La choſe ne doit pas vous ſurprendre ſi fort ;
Car, dans les yeux d'un homme, on lit ſans nul effort,
Chaque trait eſt liſible, & peint au vrai ſon ame :
Mais, Marquis, dans l'œil d'une femme,
Les caractéres ſont brouillés
Au point, qu'il faut un an de ſoins bien redoublés,
Et d'étude continuelle,
Avant qu'on les ait démêlés.

Puiſqu'il faut vous en faire un rapport bien fidelle,
Je n'ai rien vû, Monſieur, à force de trop voir :
Vingt ſentimens divers ſont écrits, pêle mêle,
Dans ſes beaux yeux que je ne comprens pas,
Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias :
On y voit de l'indifférence,
Et de la ſenſibilité ;
De la douceur, de la fierté,
Qui contraſtent d'intelligence ;
De l'Amour qui ſe traveſtit,
Et qu'on prendroit, à ſon habit,
Pour la Sageſſe ou la Prudence.

LE MARQUIS.

De l'Amour, dites-vous? Quel ſeroit mon bonheur,
Si, dans ſon ame, il avoit pris naiſſance,
Et que d'un feu ſi doux je me viſſe l'auteur!

M. DE LA JOIE.

Mais, afin d'y trouver, vous ſeul, votre avantage,
A vos rivaux, donnez, pour lot, Marquis,
L'Indifférence & le Mépris,
Que

Que j'ai lûs dans les yeux d'une Beauté si
sage;
Et gardez pour votre partage,
La Sensibilité, la Douceur & l'Amour,
Dont j'ai vû ses regards s'animer à leur
tour.

LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon
ame,
La même distribution.
Si j'en croyois la voix de l'esprit qui m'en-
flâme,
J'affermirois mes sens dans cette illusion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité constante,
On peut changer une si douce erreur.
L'espérance, Marquis, qui flatte votre
cœur,
Est juste autant que séduisante:
Si la Comtesse est aimable & charmante,
vous êtes riche, & propre à vous faire
chérir:
Tous deux, à peu près, de même âge.
Moi, qui connois vos maux, je m'offre à
les guérir.

LE MARQUIS.

A quel reméde, donc, comptez-vous recourir?

M. DE LA JOIE.

Mais, au plus ſimple, & du plus grand uſage;
Au ſpecifique ſûr, topique ſouverain,
Qu'en langage ordinaire, on nomme Mariage,
Et dont l'effet eſt prompt autant qu'il eſt certain.

LE MARQUIS.

Ah! C'eſt le bien que je ſouhaite,
Comme le ſeul qui peut me rendre heureux;
Et vous ſerez l'auteur, ſi vous formez ces nœuds,
De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais, pour vous & pour moi je le dois, je le veux:
Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie,
L'Hymen, à la rigueur, eſt de notre reſſort.
Plus notre ſoin & notre effort
Travaillent à donner des ſujets à la vie,
Plus nous nous procurons de ſujets pour la mort,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0102
DFG

Ou, du moins, pour la maladie.
Je veux parler à Léandre d'abord:
La Comteſſe a pour lui beaucoup de déférence,
Et jamais frere & ſœur ne furent mieux d'accord:
Son zéle eſt grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonſtance,
Pour ſon ami, que n'eſt il-auſſi fort?
Quoiqu'avec moi, preſque dès notre enfance,
Il ſoit unid'une étroite amitié,
Et que de mon amour il ait la confidence,
Il n'en a pas plus de pitié.
Je l'ai chargé, tantôt, d'une lettre pour elle,
Je n'en reçois réponſe ni nouvelle:
Au lieu de me ſervir, & de m'en apporter,
Il ne paroît prompt & fidelle,
Qu'au ſoin marqué de m'éviter.
Voyez-le, cher Docteur; employez toute choſe
Pour le changer en ma faveur;
Ou bien, tâchez, de ſa froideur
A démêler du moins la cauſe.
Vous poſſédez l'art ſéducteur

De persuader, de convaincre;
Exercez-le pour mon bonheur.

M. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer, j'espere de le vaincre.
Vous, cependant, voyez la sœur;
Pendant que j'agirai vivement près du frere,
Occupez-vous du soin de plaire,
Et d'attaquer son cœur dans les régles de l'art:
Faites-lui, de vos feux, l'aveu tendre & sincére.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.
Mais sa beauté, de loin, vient frapper mon regard.
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre:
Et moi, pour m'expliquer, sans plus long-tems attendre,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

SCE-

SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

APrès huit jours de peine, inutilement
prise,
Enfin, Madame, enfin le sort me favorise :
Je trouve cet instant si doux, si souhaité,
Où je puis vous parler seul, avec liberté :
J'ai mille choses à vous dire,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis con-
fier ;
J'attendois, pour vous en instruire,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est-ce un récit de vos voyages ?
Je vais l'entendre avec plaisir ;
Il doit, Monsieur, amuser, réjouir,
Et présenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit est plûtôt sérieux,
Et vise au pathétique.

LA COMTESSE.

Il eſt donc merveilleux.
Ou ſeriez-vous tombé dans la captivité?

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'eſt donc au trajet de Calais?

LE MARQUIS.

C'eſt, ſi j'oſe riſquer le terme,
En France même, en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monſieur le Voyageur, ah! je vois à ces traits,
Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.
J'ai fait naufrage en France, & je m'y vois eſclave:
Mais, loin que je m'en plaigne, & loin que je les brave,

Je chéris, je reſpecte, & j'adore mes fers:
De la perſonne que je ſers
Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire;
Tout me fait une loi de vous en informer:
Près d'elle votre appui me devient néceſſaire.
C'eſt, puiſqu'il faut vous la nommer...

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

JE reviens vous cauſer une aimable ſurpriſe,
Comteſſe; j'ai tant fait auprès de la Marquiſe,
Que ſon départ eſt remis à demain.

LE MARQUIS *à part.*

Où ſuis-je? Juſte Ciel! je revois Cidaliſe!
Je me meurs! c'eſt un coup de mon aſtre malin.

CIDALISE *à la Comteſſe.*

Partagez donc ma joie, & prenez l'air ſerein.

LA COMTESSE.

Je la partage auſſi dans cette circonſtance.
Vous revenez, je parle en bonne foi,
Dans l'inſtant que j'avois regret à votre abſence,
Et que je ſouhaitois de vous voir près de moi.

CIDALISE

Que j'en ai de plaiſir & de reconnoiſſance!
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne conſiderois que moi ſeule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je ſuis flattée;
Mais je ſuis trés ſurpriſe, & preſque révoltée
Du froid ſilence du Marquis.
Loin qu'en me revoyant il marque de la joie,
Sur ſon front étonné, le chagrin ſe déploie,
Et vient glacer tous mes eſprits.

LE

LE MARQUIS.

Pardonnez, belle Cidaliſe,
Votre prompt retour m'a ſurpris:
C'eſt l'étonnement où je ſuis
Qui l'arrête, ou qui la déguiſe.
Je crains, d'ailleurs, pour vous; s'il faut
que je le diſe,
Vous expoſez votre ſanté.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne
amie,
J'expoſerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la riſquez auſſi. Vous ſçavez. . .

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez, je vous prie,
Que de Bals, de plaiſirs qui flattent ſeuls
mon goût.
Je n'en vais perdre aucun, & je ſerai de
tout.
Parlons à preſent de la fête
Qui fait l'objet de tous mes vœux.

Puiſqu'aujourd'hui, par votre ordre, on l'aprête,
Faites-en, près de moi, les honneurs un peu mieux.
Dites-moi, tout au moins, que votre ame eſt ravie
Que j'augmente, ce ſoir, la bonne Compagnie
Qui doit compoſer votre Bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.
Mon compliment eſt très-ſincere.

CIDALISE.

Les mots en ſont flatteurs: mais le ton ne l'eſt guere;
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois
Qui m'afflige, & me déſeſpére.
Mais je vous le pardonne; entre nous, je connois
La ſingularité de votre caractére;
Et, qui plus eſt, Marquis, je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mais en nous toujours l'extérieur,
Quelque effort que nous puiſſions faire,

Se ſent de la contrainte, où ſe trouve le cœur.
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce miſtere;
Et mon état preſent eſt tel,
Qu'il cauſe à tous mes ſens obligés de ſe taire,
Un ſupplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment ſi cruel,
Parlez, Monſieur, parlez; c'eſt un bien néceſſaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru,
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame,
Et de nommer l'auteur des peines de mon ame.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu?

LE MARQUIS.

Oui, devant vous, je n'ai plus ſçû que dire,
Et mon embarras s'eſt accru.

CIDALISE.

Nous ne formons qu'une ame, & vous pouvez l'inſtruire.
Que je ne vous arrête pas.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0111
DFG

LA COMTESSE *à Cidalise.*

A votre vûe il se sent interdire,
Vous augmentez son embarras.
Monsieur s'explique assez, ce discours doit suffire ;
Il paroît très-clair à mes yeux,
Ma chere, & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Je vois à vos regards que la chose est obscure,
Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il regne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne si dure ;
Ma raison m'autorise à cette liberté.
Eh ! Qu'ai-je à craindre, en cette conjoncture,
Quand mes sens sont reglés, & mes desseins conduits
Par la vertu, l'honneur, l'estime & la droiture ?
Je n'espere qu'en vous dans l'état où je suis ;
Ma-

Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à préſent n'a plus rien de ſuſpect.
Puiſqu'il eſt ſuivi de reſpect,
Et que vous deſirez que mon ſecours l'appuïe,
Je vous promets mes ſoins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comteſſe, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougiſſez pas. La Comteſſe s'abuſe.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous ſervir?

CIDALISE.

Il eſt dans ſon génie. Aiſément je l'excuſe.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Mon Billet, ſi vous l'avez lu,
Madame, a dû mieux vous inſtruire.

LA COMTESSE.

Je ne ſçai pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

LE

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laisse, Marquis, avec Mademoiselle;
Votre cœur s'expliquera mieux,
Quand vous serez seul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de rester en ces lieux.
Votre frere à propos vient s'offrir à mes yeux;
Je lui veux devant vous, daignez me le permettre,
Demander compte de ma Lettre.

SCENE IV.

LES ACTEURS, PRECEDENS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Dis-moi, je t'en serai tout-à-fait obligé,
Qu'as-tu fait du Billet dont je t'avois chargé?

LE-

LEANDRE *bas.*

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Inſtruis-moi.

LEANDRE *bas.*

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LEANDRE *bas.*

Ce n'eſt ni le lieu, ni le tems.

LE MARQUIS.

C'eſt le tems & le lieu de rompre le ſilence,
Et ta diſcrétion ſe montre à contre-tems:
Il faut devant ta ſœur que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A préſent. Mauvaiſe politique!

LEANDRE *bas.*

Tu t'en repentiras, ſi tu me fais parler.
En ami, je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procédé biſarre!
Mais au point où j'en ſuis, rien ne me fait trembler.
Parle, quoiqu'il en ſoit.

CIDALISE.

Mais, puiſqu'il veut, Léandre,
Que vous éclairciſſiez la choſe devant nous,
A ſon déſir vous devez condeſcendre ;
C'eſt un ſecret, pour moi, que je brûle d'apprendre.

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu ſon Billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre ?

LEANDRE.

Appaiſe ton courroux.

CIDALISE.

C'eſt un ſoin que jamais un bon ami n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiſelle, excuſez, je vous prie ;
Je vous l'aurois rendu, puiſqu'il étoit pour vous ;
Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah ! quelle trahiſon ! je reſte confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une Lettre, il paroît éperdu !
Mais ce jeune homme a des manieres,
Et des façons d'agir toutes particulieres.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734491868/phys_0116
DFG

LEANDRE *à Cidalise.*

Le Billet vous sera fidélement rendu;
Et vous ne perdrez rien, pour avoir attendu.

LA COMTESSE *à Cidalise.*

Je vous l'avois bien dit, que vous étiez aimée,
Je vous en félicite, & j'en suis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre esprit est déçû:
Impitoïablement, votre frere me jouë.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous voilà convaincu,
Et de votre choix je vous louë.

(Elle s'en va.)

CIDALISE.

A ce tendre Billet que je dois recevoir,
Si vous voulez que je fasse réponse,
Il faut me l'envoïer ce soir;
Je pars demain, je vous l'annonce;
Et vous risquez, Marquis, de ne plus me revoir.

(Elle suit la Comtesse.)

SCENE V.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Dès la pointe du jour, ah! Fusses-tu partie
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta vie!
Dans la peine où je suis, je ne me verrois point!
Et toi, cruel ami, parle. Jusqu'à ce point,
As-tu pû, contre moi, pousser la raillerie?
Devant ta sœur, encor, tu vas me desservir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toûjours toi-même;
J'ai pris soin de t'en avertir:
C'est un acharnement qui me fait trop souffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta sœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma Lettre?

LEAN-

LEANDRE.

Oh! C'eſt ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma repugnance,
Pour m'acquitter de cet emploi;
Mais, loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis par ta cruelle inſtance,
Dans la neceſſité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais Léandre, d'où vient, à me ſervir près d'elle
La repugnance de ton cœur?
Inſtruite de mes feux, ton amitié fidelle
Devroit plutôt parler en ma faveur.

LEANDRE.

Sincerement pour toi je m'intéreſſe,
Et ſuis, à te ſervir, extrêmement porté,
Mais, il faut que je le confeſſe,
Malgré ma bonne volonté,
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barriere inſurmontable
De ce qu'on nomme impoſſibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame eſt donc impitoïable?

LEANDRE.

C'eſt la rigueur du ſort qui contraint en ſecret,

Mon cœur d'être infléxible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais dis m'en la raiſon.

LEANDRE.

Elle eſt inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah! De mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS *à M. de la Joie.*

VEnez, mon cher Docteur, venez à mon ſecours,
Pour fléchir un ami, dont le cruel diſcours
Me ſurprend & me déſeſpere.
Au lieu de ſervir mon ardeur,
Il ſe fait une joie, une étude ſincere
De me nuire auprès de ſa ſœur,
A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur

A m'unir de plus près, à me voir ſon beaufrere.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur :
Je compte, qui plus eſt, ſur un ſuccès flatteur.
Apprenez, cependant, qu'un Courier vous demande ;
Il eſt très-empreſſé. Partez vîte, Monſieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais ſçavoir ce qu'un pere me mande.
A votre art je me recommande ;
Qu'il ſe ſignale en ma faveur.
Faites, à mes deſirs, que Léandre ſe rende.
Si votre effort n'eſt pas plus heureux que le mien,
Je ſuis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

AH! Je ſuis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami?
Et me cauſer une diſgrace,
Que j'ai pris ſoin d'éviter juſqu'ici?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur eſt trop bon, trop ſenſible & trop tendre.
D'un ami, le bonheur certain
Doit vous rendre joyeux, par conſéquent plus ſain.
En rappellant à la lumiere
Son Amant languiſſant, par un oui gracieux,
Votre ſœur doit y gagner la prémiere,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une Veuve comme elle, & qui ſe remarie
Avec un Epoux jeune & fait pour les amours,
Doit redoubler de ſanté tous les jours;
Par la même raiſon, en être plus jolie:
Le plaiſir qu'elle en a, renouvelle ſa vie,

Et

Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

LEANDRE.

Votre éloquence eſt merveilleuſe,
Mais, du Marquis, la criſe eſt ſi fâcheuſe,
Que je crains pour ſa guériſon.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remede,
Vous ne devriez pas douter de ſon effet :
A ſa vertu, Monſieur, il n'eſt rien qui ne cede.

LEANDRE.

Je crains qu'il ne ſoit pas applicable au ſujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au ſujet! votre crainte m'étonne.
Quelle eſt donc la raiſon que votre eſprit en donne?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LEANDRE.

Je ſçai que dans le fond ma raiſon eſt très-bonne.
Mais elle eſt compliquée ; & je n'ai pas le don
D'expliquer, comme vous, ſur le champ, mes idées :

Dans mon esprit confus par des brouillards fréquens,
Elles sont toujours retardées.
Ce n'est qu'au bout d'un certain tems,
Et par dégré, qu'elles se développent,
Et que, pour les saisir, tous mes esprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah! Vous me payez de jargon,
Moi, de qui le métier est d'en payer les autres!

LEANDRE.

Mes sens, je vous l'ai dit, sont plus lents que les vôtres;
Je pourrai, dans un mois, expliquer ma raison.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fiévre est pressante;
Dans huit jours, au plus tard, elle l'emportera.
Si votre cœur savoit le mal qui le tourmente,
Et le reméde heureux que ma main lui présente,
Son ame n'auroit pas cette dureté-là,
Et seroit plus compatissante.

LEANDRE.

Je ne suis pas son maître; ainsi consultez-la,

M.

M. DE LA JOIE.

Du moins, plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non, Docteur. Dans notre famille,
Nous nous expliquons tous très-difficilement :
Ma sœur a, là-dessus, l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.
Je vais, pour le Marquis, lui parler tout à l'heure :
Il périclite en ce moment ;
Et, sans un prompt secours, je crains fort qu'il n'en meure.

SCENE VIII.

LEANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant M. de la Joie.* (*à Léandre.*)

NOn, il n'en mourra pas. Non, malgré ta rigueur ;
Et, pour déclarer à ta sœur

Le feu ſecret qui me dévore,
Va, ce n'eſt plus toi que j'implore,
Et je n'ai plus beſoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement ſubit ! Et quel diſcours flatteur !

LE MARQUIS.

Je ſuis autoriſé, par mon pere lui-même,
A lui dire, tout haut, & cent fois, que je l'aime :
Je n'ai plus déſormais à craindre de refus ;
Et je pourrai, du moins, ſans qu'on me contrarie,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprens-nous le ſujet de ces tranſports confus.

LE MARQUIS.

Oui, mon bonheur eſt au-deſſus
De tous les biens qu'on s'imagine ;
Et la lettre que je reçois
M'apprend que la Comteſſe eſt enfin l'heureux choix
Que ma famille me deſtine ;
Et, qu'au retour des eaux, où j'ai dû la trouver,
Nous

Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.
Hem! Léandre, à préſent que je viens de t'inſtruire,
Que me répondras-tu?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis, je vous l'avois bien dit,
Que vous ſeriez heureux : Un projet réuſſit
Toujours ſi-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS *à Léandre.*

Pour ſurcroît de fortune & de bonne nouvelle,
Mon pere, en même tems, m'écrit
Que ta ſœur a gagné, d'une voix générale,
Son Procès, avec les dépens.

LEANDRE.

Mon cher Marquis, à ces inſtans,
Ma joie, au moins, à la tienne eſt égale!

LE MARQUIS.

Elle aura ſon Arrêt par le prochain Courrier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE

LE MARQUIS.

Je viens de charger ſa Suivante
Du ſoin de l'informer, toute choſe ceſſante,
Que je venois de recevoir
Une nouvelle intéreſſante
Que je brûlois de lui faire ſçavoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchante!

M. DE LA JOIE.

Pour le coup, les brouillards doivent s'évanouir;
Voilà qui détruit votre obſtacle.

LEANDRE.

Non. Je ne penſe pas qu'on puiſſe réuſſir
A le lever, ſans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment! Léandre, à ma félicité,
Léandre trouve encor de la difficulté?

LEANDRE.

Ma ſœur qui vient, de cet oracle,
Va diſſiper l'obſcurité.

SCE-

SCENE IX. & Derniere.

LEANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

LA COMTESSE.

QUelle nouvelle avez-vous à me dire?
Marquis, je viens l'apprendre avec empreſſement;

LE MARQUIS.

Votre procès, Madame, eſt gagné pleinement:
Mon pere vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en inſtruire
Je m'acquitte premierement.

LA COMTESSE.

Mon procès eſt gagné! Ciel! puis-je bien le croire?

LE MARQUIS.

Oui, vous en recevrez l'Arrêt inceſſamment.

LA

LA COMTESSE.

Vous comblez mon raviſſement !
Ce jour, pour nous, Léandre, eſt un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en eſt un, pour moi, de bonheur & de gloire.
J'apprens en même tems, vous m'en voyez ravi,
Que vous êtes l'heureux parti,
Dont mon pere a fait choix, pour moi, dans mon abſence ;
Et mon cœur, dans ce moment-ci,
Peut, enfin, rompre le ſilence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plûtôt, garder ſévérement ;
Et la reconnoiſſance eſt le ſeul ſentiment
Dont mon ame, Monſieur, puiſſe payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en eſpere, Madame, & j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embraſſe vos genoux.

LA

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1734491868/phys_0132

DFG

I D R E.
Monsieur de la Joïe.
M T E S S E.

I D R E.
ne, & je le vois venir.

N E X.

A COMTESSE,
A JOIE.

Mr. de la Joie.
Docteur, avez-vous
vû Florange ?
essein ? L'avez-vous
concerté ?
A J O I E.
e l'ai, Monsieur, exe-
cuté ;
idalise s'arrange.
D R E.

I T E S S E.
uoi ? Cidalise part !
..

5 Mr.

the scale towards document